ONZIÈME ANNÉE. — N° 3732

6 Pages — 5c

FILS SPÉCIAUX : BERLIN, LONDRES

ADRESSE PARIS (2e) : 142, Rue Montmartre

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : HUMANITÉ-PARIS

TÉLÉPHONE : GUTENBERG 02-57, 02-69

PUBLICITÉ ANNONCES 142, Rue Montmartre, 142

l'Humanité

JOURNAL SOCIALISTE

Directeur Politique : JEAN JAURÈS

LUNDI 6 JUILLET 1914

6 Pages — 5c

Le journal l'HUMANITÉ est vendu en Belgique 0f.10

ABONNEMENTS
Sans frais dans tous les Bureaux de Poste

	1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
Seine et Seine-et-Oise	18 fr.	9 fr.	4 50	1 50
Départements et Colonies	24 »	12 50	6 25	2 »
Étranger Union postale	31 »	16 50	8 »	3 »

LA FÊTE DES CENT ÉLUS

Le jour est heureusement passé où notre Parti, à Paris, pouvait enfermer aisément ses manifestations entre quatre murs, dans d'étroites enceintes. Ce Parti déborde maintenant sur la voie publique et nulle salle n'est assez grande pour donner asile à ses démonstrations. Dans laquelle, par exemple, aurions-nous pu loger les cent ou cent cinquante mille travailleurs qui, par deux fois, il y a quelque temps, sont venus au Pré-Saint-Gervais avec nous clamer leur haine du militarisme et affirmer leur attachement passionné à la cause du maintien de la paix internationale ?

C'est en s'inspirant de ces nécessités nouvelles et bienvenues, que la Commission administrative permanente soucieuse de célébrer la victoire électorale socialiste d'avril et de mai derniers, convoque le prolétariat de la capitale et de sa banlieue à une fête de plein air qui aura lieu dimanche prochain, à Pavillons-sous-Bois. En cette commune hospitalière dont l'élu législatif, le citoyen Laval, est socialiste, dont le maire, le citoyen Robillard, et tous ses collègues du conseil municipal sont également socialistes, les camarades si nombreux qu'ils viennent seront à l'aise et seront chez eux. Que tous donc répondent à notre appel, que tous viennent se réjouir en commun de la victoire remportée en commun à laquelle chacun a contribué, tout au moins par son bulletin de vote, quand ce n'a pas été par une propagande intensive mise au service du candidat présenté par le Parti.

La place de tous les électeurs socialistes, de tous les membres du Parti comme de tous les lecteurs de l'*Humanité* est marquée dimanche sur les pelouses qu'ombragent les futaies proches de la forêt de Bondy. Il est de leur devoir à tous, devoir facile à remplir, de se presser en cette circonstance autour de leurs nouveaux députés, autour des cent élus que la confiance de la France ouvrière et paysanne a envoyés, porteurs de ses revendications et de ses espoirs, au Palais-Bourbon. En fêtant les cent c'est eux-mêmes du reste que les camarades fêteront ; c'est à leur propre triomphe qu'ils applaudiront.

Au surplus et pour conférer à cette manifestation son véritable caractère populaire, la Commission d'organisation a voulu qu'à côté des élus fussent présentes et participantes, toutes les sociétés qui, sous l'égide de la Fédération commençant à se développer dans la Seine et qui groupent de plus en plus nombreux, pour de saines distractions, les prolétaires de l'atelier et du magasin. Les jeux, les exercices seront exécutés par les associations sportives et athlétiques du Parti. Le concert instrumental et vocal sera donné par nos Harmonies socialistes du XIIe, du XVe et de Pavillons-sous-Bois, par la Chorale socialiste, par les groupes de Pupilles. C'est aux sons de ces mêmes harmonies que, plus tard, danseront les couples quand l'heure du bal champêtre sera venue. C'est aussi une troupe d'amis qui, sous la direction de notre camarade Camille de Sainte-Croix, montera sur la scène d'un théâtre de verdure improvisé pour y jouer l'*Amour à Bergame*.

Enfin les buffets seront tenus par les Coopératives ouvrières Bellevilloise, Égalitaire, Bercy-Picpus, Avenir de Gargan, Union du Bourget, Progrès de Gagny. C'est dire sans qu'il soit besoin d'insister davantage que dans cette démonstration tout sera strictement et uniquement ouvrier et socialiste. Le Parti à la fois acteur et spectateur passera une revue complète de ses forces, de toutes les institutions par lesquelles il s'affirme lui-même dans toutes les directions et s'oppose sur tous les terrains à la classe qui le domine et l'opprime encore politiquement et économiquement.

Dans ces conditions, quel militant digne de ce nom se ferait prier pour répondre à notre invitation ? Lequel pourrait hésiter à déserter le Paris tricolore se préparant à fêter le traditionnel et insipide 14 juillet bourgeois pour venir se réjouir en famille avec ses vrais compagnons et par sa présence accroître l'éclat et l'importance d'une manifestation qui doit dire et qui dira notre volonté de dresser face à tous ses adversaires un Parti de classe de plus en plus cohérent, agissant et vivant.

Que chacun d'entre nous fasse donc, au cours de cette semaine, dans sa section et aussi dans son entourage, la propagande nécessaire pour entraîner à Pavillons-sous-Bois, dimanche 12 juillet, tous les travailleurs qui sympathisent avec nous, tous ceux qu'a réjouis notre victoire et qui considèrent nos cent élus comme étant aussi les leurs. Pour l'instant, c'est l'acte qui servira le mieux notre cause et ses progrès.

LOUIS DUBREUILH

NOTRE PROCHAIN FEUILLETON

Est-ce une œuvre de fiction et d'imagination que

Fleurette ?

Le nouveau roman

DE

Emile POUGET

que va publier

L'"HUMANITÉ"

ANATOLE FRANCE

"La Révolte des Anges"

ROMAN

A la Librairie du Parti, 142, rue Montmartre.

LES NOUVEAUX ÉLUS SOCIALISTES

Alexandre BLANC, député du Vaucluse

Encore un revenant (et à ce propos disons qu'ils sont cinq et non quatre, les revenants de l'avant-dernière Chambre, et que, dans la liste que nous avons dressée avant-hier, nous avons oublié le citoyen Varenne). Alexandre Blanc, qui est né à Camps, dans le Var, le 14 septembre 1874, est, pour la seconde fois, le député de ce département du Vaucluse où s'est déroulée, de 1890, date de son entrée à l'école normale d'Avignon, à 1906, date de son entrée à la Chambre, sa carrière d'instituteur primaire.

Avant d'être investi de la confiance des électeurs d'Orange, il obtint celle de ses collègues du corps enseignant primaire qui l'envoyèrent siéger au conseil départemental du Vaucluse. Mais Blanc n'était pas homme à maintenir son action dans les cadres étroits d'un vie purement corporative. Socialiste de cœur et d'esprit, il ne tarda pas à donner à la propagande des idées collectivistes tout le temps dont il disposait, parcourant les villages du Comtat, fondant des groupes, animant les ouvriers et les paysans au feu de sa conviction ardente. Secrétaire en 1903 de la Fédération socialiste, il fut, dans le Vaucluse, un des plus actifs artisans de la grande œuvre d'unité.

Aux élections de 1906, il était choisi comme candidat par les groupes socialistes [illegible] d'Orange et proclamé élu au second tour de scrutin, par 8.665 voix.

Battu en 1910 par un nommé Lacour, réactionnaire à étiquette républicaine, il reprit sa « férule » d'instituteur primaire avec la même simplicité que le dictateur romain les mancherons de sa charrue. Envoyé comme adjoint dans une école d'Alfortville — quarante minutes du Palais-Bourbon —, il prépara pendant quatre ans au certificat d'études primaires les enfants de cette commune ouvrière et s'acquit, par sa diligence professionnelle, la solide affection des parents. C'est à Alfortville qu'il écrivit ce livre vécu et curieux qui s'appelle Député.

Le voilà de nouveau à la Chambre. Il y sera ce qu'il y fut jadis : un authentique représentant de ces instituteurs français qui, dans l'armée prolétarienne et socialiste, occupent une si belle place.

L'Assassinat de l'Entrepreneur

Les coupables, l'un après l'autre, ont fait des aveux complets

J'ÉTAIS MALHEUREUSE, IL FALLAIT EN FINIR, DÉCLARE LA FEMME

La mort de l'entrepreneur Croulard apparaît comme l'un des crimes les plus révoltants que les annales judiciaires aient enregistrés depuis quelque temps ; en particulier, l'orgie qui suivit le drame et dans laquelle sans doute on voulait noyer un remords possible, semble suprêmement révoltant.

Effondrés maintenant, les coupables avouent. Mis au courant des aveux de Gast, qui essaie de diminuer sa responsabilité, Lamy se troubla et balbutia : « Oui, c'est vrai ! » Puis il raconta les préparatifs et la scène du crime. Il expliqua, qu'étant beau-frère de Croulard par sa première femme, il savait que le peintre était un alcoolique violent et brutal. Aussi, lorsque le 27 juin la femme Croulard, qui, d'ailleurs, était sa maîtresse, manifesta le désir de voir supprimer son mari, se proposa-t-il pour l'en débarrasser.

Enfin, après une crise de larmes, la veuve du peintre entra à son tour dans la voie des aveux.

— « J'étais trop malheureuse avec lui, dit-elle, il fallait en finir. »

La femme Croulard a été écrouée à Saint-Lazare, ainsi que Mme Poilet, qui n'ignorait rien du sinistre projet et n'a rien fait pour en empêcher l'exécution.

Quant à Lamy, il a été dirigé sur la Santé, où Gast le rejoindra incessamment.

Gast devra être jugé par la justice civile, en l'espèce la Cour d'assises, en raison des complices justiciables de cette juridiction.

Comment fut arrêté Gast

Voici quelques détails sur l'interrogatoire de l'artilleur Gast, au cours duquel on obtint les aveux :

Charleville, 5 juillet. — Voici comment s'est opérée à Charleville l'arrestation de Fernand Gast, canonnier au 40e d'artillerie, complice de l'assassinat de M. Croulard :

Le sous-brigadier de la sûreté Walter s'était rendu, en compagnie de M. Safange, commissaire de police de Charleville, à la caserne d'artillerie. Fernand Gast, appelé, blêmit en apercevant les policiers, et, s'adressant à son lieutenant, s'écria :

— Ce n'est pas moi, mon lieutenant. Je ne suis pas un criminel ; mais je sais.

A ce moment, il nia toute participation au crime.

Il reconnut qu'il s'était trouvé avec Croulard et avait dîné avec lui le jour de l'assassinat, mais qu'il l'avait quitté bien avant le crime. Il prétendit que, le lundi qui suivit, jour où précisément expirait son congé, la femme Croulard lui avait avoué être avec Lamy les auteurs du crime. Elle avait ajouté, dit-il : « Ce qui est fait est fait. Il n'y a plus à y revenir. »

Elle avait prié Gast d'observer le silence et lui avait donné la bicyclette et la montre du défunt, objets qu'une perquisition avait déjà fait découvrir, avec plusieurs lettres de la maîtresse de Gast, la femme Poilot, et une chemise tachée de sang.

Fernand Gast fut mis en cellule ; mais les policiers et le juge d'instruction voulurent profiter de sa dépression morale pour chercher à obtenir des aveux. Le canonnier fut interrogé de nouveau.

— Non seulement, dit-il alors, j'ai connu l'assassinat de M. Croulard, mais j'y ai pris part en faisant le guet et en aidant à enterrer la victime sous le fumier.

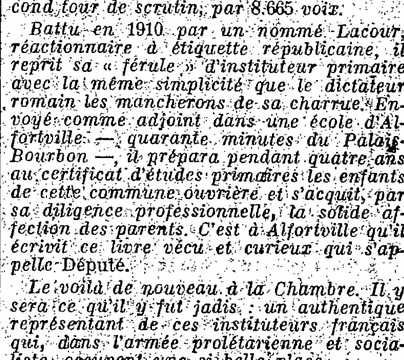
L'artilleur entra alors définitivement dans la voie des aveux et fit le récit complet des péripéties de l'assassinat.

Imposante démonstration féministe

6.000 CITOYENNES ET CITOYENS

hier

se sont rendus en cortège à la statue de Condorcet



Devant le monument de Condorcet.

Les différentes ligues féministes qui se sont fort bien entendues pour organiser un hommage public à Condorcet, précurseur féministe, et mobiliser leurs forces à cette occasion, peuvent être satisfaites de leur journée d'hier.

Au rendez-vous des Tuileries, une véritable affluence avait répondu.

Les féministes parisiennes, très sérieusement encouragées par la présence de plusieurs milliers d'hommes, se montraient vraiment enthousiastes et adroites propagandistes.

Le meeting de l'Orangerie

Sans souci d'une atmosphère lourde, des milliers de dames se pressaient dans l'Orangerie, les dernières arrivées se hissant sur des sièges pour apercevoir leurs conférencières.

Ce fut d'abord la citoyenne Pauline Rebour qui vint saluer les grands devanciers : Condorcet, Stuart Mill, Victor Hugo.

En un langage d'une grande précision, elle se plut à proclamer combien la presse en province comme à Paris, favorable ou hostile, laissait chaque jour une place plus grande à la question, longtemps remisée, du féminisme.

Puis Maria Vérone, secrétaire de la Ligue française pour le suffrage des femmes, rappela le courage du grand Condorcet dans la revendication du droit de la femme :

« L'égalité qu'on appliquait le plus pendant la période révolutionnaire était l'égalité devant l'échafaud. »

Rappelant que Théroigne de Méricourt fut fouettée aux Tuileries, elle établit, au milieu des applaudissements, un rapprochement symbolique avec la présence de tant de femmes ardentes et en cet endroit historique.

Après avoir rappelé à son tour de grands ouvriers de la pensée féministe, Léon Richer, Hugo, Claretie, Legouvé, notre camarade Vérone termina par un appel non à la lutte, mais à l'harmonie entre les sexes qui ne peut avoir d'autres bases que la justice.

Ce fut ensuite au tour de Mme Marguerite Durand d'évoquer le grand philosophe Condorcet. Elle le fit en un langage émouvant.

Enfin Séverine fit, avec la sensibilité prenante qui lui est particulière, une véritable conférence sur Condorcet.

Elle termina en s'écriant : « Nous ne voulons pas de sang sur nos droits, nous voulons de la beauté, nous voulons de la paix. »

Puis elle déclama un poème de circonstance de M. Raoul Rebour, dont les strophes ci-dessous clôturèrent dans les bravos cette première phase de la journée féministe :

Nous jurons d'abolir la déchéance antique,
De sauver les berceaux où vagit la Cité,
D'introduire aux conseils de cette république
Et les femmes et la bonté.
Nous jurons de ne pas rompre notre alliance
Et de ne pas cesser d'élever notre voix
Tant que nous n'aurons vu les mots de l'espérance
Gravés dans le marbre des lois.

Le Banquet

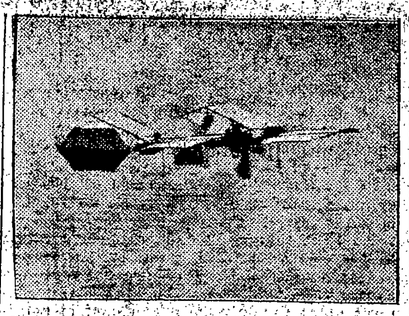
Hier soir un banquet de 500 couverts a réuni les militantes et les militants du féminisme, augmentant encore l'enthousiasme de la journée.

Citons les discours de Marie Bonnevial, Maria Verone, Albert Cim, ancien rédacteur du *Droit des Femmes* de l'empire et collaborateur de Léon Richer, Mlle Duxton, une Française, professeur et journaliste en Allemagne, enfin de Séverine, qui a terminé la série des discours au milieu des ovations.

"LA FOLIE DE LANGLEY"

Curtiss a refait avec plein succès l'essai de Langley

L'ŒUVRE D'UN MÉCONNU



Un aérodrome de Langley, au vol (août 1903).

Le pilote bien connu G.-H. Curtiss vient de réussir, à Hammond's Port, dans l'Etat de New-York, un vol plané en montant le fameux aéroplane essayé par Langley en 1903 et que son échec apparent avait fait baptiser la « Folie de Langley ». Non seulement le vol a très bien réussi sur l'appareil réparé, mais Curtiss a enlevé, en surcharge, 150 kilogrammes en plus du poids prévu par Langley.

La tentative appelle pieusement l'attention sur un homme, trop méconnu, qui, tant au point de vue de la théorie scientifique qu'au point de vue de la réalisation pratique, a été au tout premier rang, non seulement des précurseurs, mais des fondateurs de l'aviation.

Né en 1834, Langley était professionnellement un physicien et un astronome. C'est en cette dernière qualité qu'il débuta dans le monde scientifique, en 1864, et après des études assez dispersées, à l'Observatoire d'Haward-College, à Cambridge (Etats-Unis), pour passer ensuite à celui de l'Université d'Annapolis, et enfin, en

Le tandem monoplan de Langley, au lancer sur le Potomac (1896).

1980, à l'Observatoire astrophysique de l'institution smithsonienne, qu'il avait fondé et qu'il dirigea jusqu'à sa mort, en 1906. Le travail accompli par lui dans ce domaine aurait suffi à rendre son nom illustre et une grande partie des recherches qu'il a poursuivies — notamment sur le rayonnement solaire et ses rapports avec l'atmosphère, la température de la terre et la vie végétale — sont devenues classiques. Mais c'est son œuvre en « aérodynamique » et en aviation qui constitue son meilleur titre de gloire.

Langley et l'aérodynamique

Au moins en apparence, il semble que ce soit assez accidentellement qu'il est venu à cet ordre de recherches, vente qu'il marqua pour la première fois, en 1890, par une brève communication à l'Académie des sciences de Paris. Mais il manifestait depuis longtemps une extrême généralité de culture scientifique et une vive attirance vers les problèmes techniques, et il est possible qu'à ces qualités innées, sa nomination, en 1887, au poste de secrétaire de l'institution smithsonienne ait simplement ajouté une impulsion décisive. En tout cas, il publiait, dès 1891, dans les séries de cette institution, un premier et très remarquable mémoire : *Expériences d'Aérodynamique*, auquel faisait suite, en 1893, un nouveau travail sur *le Travail interne du vent*, ensemble qui fut complété, après sa mort, par la publication, en 1911, de son *Mémoire sur le vol mécanique*.

La suite de ces travaux — complétés, sur divers points, par des publications secondaires — indique clairement l'ordre suivi par Langley dans ses recherches sur le problème du vol : il se livra d'abord à l'étude du milieu où celui-ci se réalise, c'est-à-dire à celle des lois des mouvements de l'air, ou « aérodynamique », et ne commença qu'ensuite, une fois ces lois découvertes dans leurs grandes lignes, à poursuivre la réalisation d'une machine volante. L'importance de ces recherches

Le lancer d'un aérodrome de Langley (1899).

d'acrodynamique a été considérable : pour ne s'en tenir qu'à l'essentiel, c'est d'elles qu'est sortie la découverte — qui, seule, a rendu l'aviation possible — des rapports entre la puissance de translation d'une surface plane se mouvant dans l'air et sa vitesse, ainsi que son inclinaison. Et c'est aussi de cette impulsion première que sont dérivés les divers instituts d'aérodynamique a été considérable : d'hui, tels que ceux, entre autres, de la tour Eiffel, de Koutchino, de l'Université de Paris, etc. L'institution smithsonienne a tenu, d'ailleurs, en mai 1913, à assurer la continuation, en Amérique même, des travaux de Langley en ce sens, par la création d'un laboratoire Langley d'aérodynamique.

L'aviation

Les recherches de Langley sur l'aviation proprement dite suivirent ses recherches sur l'aérodynamique. De 1891 à 1895, il construisit quatre modèles d'*aérodromes* (c'est ainsi qu'il nommait ses aéroplanes), trois mus par la vapeur, et un par l'acide carbonique, puis, en 1896, un cinquième, son *Aérodrome n° 5*, qui fut essayé sur le Potomac. Le récit de cet essai est souvent fait avec beaucoup de fantaisie ; on affirme couramment qu'il fut infructueux et que l'appareil s'abîma dans le Potomac. Nous savons, au contraire, — par le témoignage du professeur A. Graham Bell et par des photographies — que l'appareil réussit, ce jour-là, plusieurs vols plânés remarquables, dont l'un d'environ un kilomètre. Des aérodromes du même type, construits ultérieurement, donnèrent toujours aussi des résultats satisfaisants. Ce qu'il faut simplement noter, c'est que ces aérodromes — monoplans à quatre ailes — n'étaient que des « appareils de démonstration » ; malgré leur assez grande taille, ils n'étaient pas « montés », mais il est hors de doute qu'ils donnaient dès lors la pleine et entière solution « scientifique » du problème de l'aviation.

Langley pensa d'abord en rester là, et suivant son mot, laisser « à d'autres » le soin de la réalisation pratique, industrielle. Il se décida à la tenter sur la demande du gouvernement américain, qui, à l'occasion de la guerre hispano-américaine, pensa à utiliser l'invention de Langley et lui octroya une subvention de 250,000 francs pour construire et expérimenter des appareils montés. Les essais se firent en octobre et décembre 1903, à nouveau sur le Potomac ; l'aérodrome étant monté par M. C.-M. Manly, collaborateur habituel de Langley. On se souvient — ne serait-ce que par les fameux « pylones » des frères Wright — que le « lancement » des aéroplanes fut une grosse difficulté au début. Dans toutes les expériences antérieures de Langley, ses aérodromes avaient été lancés du haut d'une plateforme érigée sur un bateau, et, tous ces lancements ayant réussi, il n'y avait aucune raison pour que ceux de 1903 n'en fissent pas autant. Par une malechance inouïe, deux *accidents* les firent manquer tous deux et à chaque fois l'aérodrome tomba dans le fleuve. L'opinion américaine, très énervée, décréta que l'aérodrome Langley était un « bluff », et couvrit l'inventeur de ridicule. Le Congrès s'associa à l'opinion et retira à Langley sa subvention, que celui-ci refusa d'aller chercher ou d'accepter ailleurs. Très effectif au surplus par un échec tout accidentel, mais qui, dans l'ignorance du public, [illegible] de déconsidérer et au moins un temps déconsidéra, en effet, ses admirables résultats antérieurs, il eut une première attaque de paralysie, puis, en 1906, une seconde, qui l'emporta.

Il est clair aujourd'hui — surtout depuis la décisive expérience de Curtiss — que Langley avait résolu pratiquement le problème de l'aviation, comme il l'avait résolu scientifiquement. Il est clair aussi que la gloire de cette double solution lui eût été reconnue dès 1903, si les subsides nécessaires, au lieu de dépendre de la volonté arbitraire d'un corps purement politique, lui avaient été assurés, sur une caisse de recherches entretenue par l'Etat, par un collège de compétences scientifiques : il faut dire, ici comme dans une foule de cas, que la part de faillite qu'il y a eu dans son œuvre a tenu non pas à une faute personnelle, mais à un défaut dans l'organisation sociale du travail scientifique, et, plus exactement encore, à l'absence d'une telle organisation, — absence qui n'a rien de spécialement américain.

Jean-Paul LAFITTE.

Nombre de nos abonnés à ce jour :

13.660

La Guerre sainte SE prépare au Maroc

Tanger, 5 juillet. — Marrakech, 4 juillet. — Des émissaires Derkaoua ont été envoyés par Moha-ou-Said à El Hiba pour l'informer de la préparation d'un mouvement en faveur de la guerre sainte pour le prochain mois du ramadan.

Ces émissaires ont passé chez le chérif Abd-el-Maleck. Les tribus Attab, Bouzid, Ait-Messat et Beni Mellal ont tenu une réunion en vue d'une action commune. Mais plusieurs tribus ayant refusé leur concours, aucune décision n'a été prise.

NOUVEAUX ENGAGEMENTS

Rabat, 5 juillet. — Taza (camp de Coudiat-el-Bian). — La sortie décidée pour le 30 juin s'est effectuée avec un plein succès, dans la région située à l'ouest du camp contre les fractions rebelles des Riata, des Ait-Ayachet et des Beni-M'Tir. Au cours de cette sortie, le commandant de la cavalerie a fait exécuter une charge par l'escadron de spahis du capitaine Aimond ; cet escadron, lancé au moment opportun, a sabré de nombreux Marocains. Après avoir détruit la casbah des Beni-B'Tir, nos troupes sont rentrées au camp sans incident. L'ennemi a résisté très vigoureusement, mais toutefois avec moins d'acharnement qu'auparavant et en laissant voir quelques marques de lassitude. Nous avons eu un brigadier français et un tirailleur indigène blessés.

Nos troupes ont effectué, le 2 juillet, une nouvelle sortie dans le but de chercher du fourrage. Cette sortie n'a donné lieu à aucun incident.

Le lendemain, les aviateurs militaires Lamerlaye, Feierstein et Perretti, ce dernier avec le capitaine Raymond comme observateur, ont exécuté une randonnée et volé au-dessus de la région des Riata en lançant avec succès des bombes sur des groupements ennemis.

Marrakech. — Le capitaine de la Motte qui continue sa tournée dans le Sous, est arrivé le 2 juillet, à Agadir, où il a été bien reçu par les caïds des tribus Haouara, Mezquina et Ksima.

A la Mémoire de Paul Brousse

On a inauguré hier son monument au Père-Lachaise

DISCOURS DE FRÉDÉRIC BRUNET, ARTHUR ROZIER ET DESLANDRES

La cérémonie d'inauguration du buste de Paul Brousse avait rassemblé hier matin au cimetière du Père-Lachaise de nombreux socialistes qui s'étaient fait un devoir d'aller honorer la mémoire du militant disparu.

Tous les membres du groupe des Epinettes, du quartier de Paris que Paul Brousse représenta au conseil municipal et à la Chambre, se pressaient autour du monument qui se dresse en face du mur des fédérés, à côté de la dalle sous laquelle repose un autre militant, Lefrançais, à la mémoire duquel le Parti rendait tout récemment le même hommage.

Le buste de Paul Brousse est l'œuvre — œuvre belle et vivante — d'Abisetti, un sculpteur de talent qui, commença par être tailleur de pierre et de lui-même, par le seul effort de son travail et de sa pensée, s'éleva jusqu'aux cimes de l'art.

Devant le monument de Brousse.

La cérémonie d'inauguration fut simple et sans apparat, on pourrait presque dire familiale. Mais de belles et bonnes paroles y furent prononcées par nos amis Arthur Rozier, Frédéric Brunet, députés socialistes de la Seine et notre ami Deslandres, conseiller municipal, qui parlèrent au nom des groupes de nos élus des deux assemblées et aussi au nom de l'ancien Parti républicain socialiste de France où Paul Brousse fut une large place aux temps déjà lointains où l'Unité triomphante d'aujourd'hui s'ébauchait dans la lutte loyale et vive des tendances.

Les discours

C'est Frédéric Brunet qui a parlé le premier. Cet honneur était dû au militant qui a vengé l'échec de Brousse et nettoyé le quartier des Epinettes du représentant de la réaction masquée de démagogie.

Notre ami a retracé la vie du militant de haute culture intellectuelle qui, après avoir bataillé aux derniers jours de l'Empire, participa au mouvement de la Commune et plus tard, après son retour de l'exil, mit tout l'effort de sa pensée, et toute l'ardeur de son âme à vulgariser le socialisme.

A côté de Joffrin, de Chabert, de Benoît Malon et de tant d'autres militants de la première heure, Paul Brousse lutta avec sa plume et sa parole aux époques difficiles où on ne luttait pas sans danger. Fortement pénétré de cette vérité que la forme républicaine est nécessaire au développement et à la réalisation de notre idéal, il fut de ceux qui menèrent contre l'entreprise boulangiste une bataille sans merci. C'est une de ses gloires.

Frédéric Brunet a montré ensuite le rôle fécond que Paul Brousse joua au Conseil municipal où il s'efforça de faire brèche dans le capitalisme des entrepreneurs et de leur arracher tout le possible pour élargir le cercle de la municipalisation des services publics. Et là aussi, son œuvre fut bonne et bienfaisante. Il fut un de ceux qui sèment le bon grain qui lève aujourd'hui.

Arthur Rozier a parlé au nom du groupe parlementaire. Il s'est surtout attaché à montrer le clair et sincère vulgarisateur que fut Paul Brousse, de la pensée socialiste. Il a donné lecture d'un extrait du *Prolétaire*, un extrait précis, où Brousse définit la doctrine socialiste avec une rigueur impeccable.

Et oui, bien sûr, a dit Rozier en terminant, Paul Brousse avait sur certains points des conceptions très personnelles. Il pensait que la foule se lasse d'efforts continus qu'aucune réalité ne consacre, qu'il est nécessaire de lui offrir des relais où elle trouve dans sa marche incessante sur la route longue et brûlée de soleil, la fraîcheur réconfortante d'une oasis.

N'est-ce pas pour multiplier et élargir ces relais que nous luttons nous-mêmes aujourd'hui ?

Le citoyen Deslandres a prononcé ensuite quelques paroles de remerciement aux militants qui ont aidé les amis de Paul Brousse à honorer sa mémoire par un monument bien placé.

M. Payer avait auparavant parlé au nom du Conseil municipal et fait l'éloge du socialiste qui le présida.

Les discours terminés, des mains pieuses ont suspendu au socle du monument une splendide couronne d'immortelles.

NOS ABONNEMENTS DE VACANCES

En raison du prochain départ pour les vacances, nous informons nos lecteurs que nous recevons des abonnements de quinze jours au prix de 1 franc.

Nous espérons ainsi donner satisfaction aux camarades qui ne trouvent pas régulièrement notre journal dans la localité où ils séjournent.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France